

FEUILLETON DU "SAMEDI" 19 AOÛT 1899 (1)

LES MARTYRS DE MORGOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

TROISIÈME PARTIE

LE RACHAT DU PASSÉ

VI. — LE CRIME

(Suite)



Toujours immobile à la même place, le comte continuait de regarder dans le parc.

A ce moment-là, c'est-à-dire quand, depuis longtemps déjà, il aurait dû être de retour à Paris, le comte de Guérande était encore à Brunoy, rôdant comme un larron autour du château de la Côte...

D'ailleurs, le comte pouvait d'autant mieux rôder, d'autant mieux se cacher aux alentours de la demeure de M. de Chancel qu'elle était éloignée de toute habitation, et située dans un endroit si désert qu'il n'y passait presque jamais personne.

Il avait d'abord traversé le parc, la tête en feu, courant comme un fou.

Puis, une fois dehors, une fois sur la route, il s'était brusquement arrêté, semblant chercher, fouiller autour de lui...

Sur sa droite, il y avait un petit chemin, ou plutôt un petit sentier qui longeait la grille du château.

De Guérande s'y engagea, fit environ une cinquantaine de pas, puis de nouveau s'arrêta.

Tous les traits contractés, le visage hideux de colère, les poings crispés, le souffle très court, il leva d'abord les yeux vers la maison, comme s'il cherchait encore à voir M. de Chancel...

Mais toutes les fenêtres restaient closes et derrière leurs rideaux aucune silhouette, aucune ombre...

Alors, ce fut à travers la grille qu'il chercha, qu'il fouilla...

Mais l'endroit du parc qu'il pouvait découvrir était complètement vide, complètement désert...

— Où donc est-elle ? se dit-il alors en pensant à Adrienne.

Et son regard toujours cherchait, toujours fouillait aussi loin qu'il pouvait s'étendre, lorsque, soudain, il tressaillit.

Le bruit d'un pas très lent, très léger, venait de se faire entendre.

Le misérable sentit son cœur sauter dans sa poitrine.

— C'est elle ! pensa-t-il.

Et c'était elle, en effet.

De plus en plus radieuse, de plus en plus rayonnante, la fiancée de Maxime s'avancait à très petits pas, les mains chargées de fleurs et s'arrêtant parfois pour en cueillir encore...

Et la gorge sèche, de Guérande ne pouvait plus la quitter des yeux.

Le souvenir de ce qui s'était passé deux ans auparavant le jetait hors de lui, le remplissait de vertige.

Avec une incroyable, une implacable netteté, il revoyait, il revivait la scène de la mairie... la scène où, quoique si triste, elle était si belle sous son voile de fiancée... la scène où, au moment où elle allait prononcer le mot qui devait pour toujours les unir, pour toujours les lier, elle s'était subitement tue en voyant se dresser au milieu d'eux le petit Maurice affolé, le petit Maurice désespéré...

Et aujourd'hui il ne devait plus penser à elle !

Et aujourd'hui elle allait appartenir à un autre... à un autre qu'elle lui préférerait... à un autre qu'elle aimait !...

Et il supporterait ce nouvel affront !... ce nouvel outrage !...

Et, chassé comme un laquais par le baron de Chancel... par le baron de Chancel qui à son tour le trahissait, il serait assez lâche pour dévorer sa honte, assez lâche pour ne pas se venger !...

Et le cœur plein d'une rage folle, les poings serrés, et dardant sur Adrienne des yeux pleins de flammes, il venait de laisser échapper entre ses dents un petit rire plein de monaca, un petit rire si sinistre qu'il aurait fait frissonner.

Oh ! oui, il se vengerait !... oui, on apprendrait à le connaître ! pensa-t-il. Et cette femme dont il ne convoitait plus seulement la dot, mais qu'à présent il désirait follement, éperdument, cette femme qu'on lui refusait, il faudrait bien qu'on la lui donne puisqu'il allait la prendre !...

Et de nouveau il ricana, d'un petit rire plus sinistre et plus effrayant encore...

Cependant, continuant sa marche à pas lents, Adrienne venait de passer tout près de la grille et si près de lui qu'il n'eut que le temps de se baisser pour qu'elle ne le vit pas...

Quand il se releva, quelques secondes après, il aperçut la jeune fille qui se dirigeait vers un petit pavillon assez éloigné du château.

De Guérande, dont une herbe épaisse étouffait le bruit des pas, se glissait derrière elle, l'épiait toujours avec le même regard fixe, le même regard ardent.

Puis, brusquement, il s'arrêta.

Adrienne venait de disparaître, d'entrer dans le pavillon...

Deux ou trois minutes s'écoulèrent, et, tout à coup, elle reparut et vint s'accouder à la balustrade du balcon...

Et comme de Guérande venait de constater que le balcon était peu élevé, très facile à atteindre, son hideux visage s'illumina d'un éclair de triomphe.

Mais presque aussitôt il eut un cri sourd de colère, un cri sourd de fureur, car la jeune fille, le regard perdu au loin, était si belle dans son attitude pensive, qu'une jalousie atroce venait de lui entrer au cœur comme un fer rouge...

— Elle pense à lui ! se disait-il. Oui, c'est vers lui... vers ce rival que j'exècre, vers ce rival que j'abhorre, que vont tous ses desirs, toutes ses pensées !... Et si parfois ses lèvres frémissent, c'est son nom qu'elle murmure !... Et c'est lui peut-être qu'elle cherche au loin... c'est lui peut-être qu'elle attend !...

Et le misérable ne se trompait pas !

Oui, c'était bien vers Maxime, vers le fiancé bien-aimé, qu'allaient en ce moment, comme toujours, toutes les pensées d'Adrienne.

Oui, c'était bien le nom de Maxime que ses lèvres parfois murmuraient avec une immense, une infinie tendresse.

Oui, si elle restait là, accoudée à son balcon ; là, épiant, sans cesse au loin, c'est que c'était bien lui qu'elle attendait, c'est que c'était bien lui qu'elle guettait, de plus en plus fébrile, de plus en plus impatiente...

Car la matinée s'était déjà écoulée, et il semblait à la jeune fille que Maxime aurait dû déjà accourir, déjà être là près d'elle...

— Pourquoi tarde-t-il donc tant ?... Pourquoi se fait-il donc si longtemps attendre ? ne cessait-elle de se dire...

Et la fièvre de plus en plus la gagnait, quand tout à coup elle tressaillit, puis disparut comme un éclair...

De Guérande aussi avait en un brusque tressaillement, un brusque anéantissement.

C'est que depuis un instant le bruit d'un pas s'était fait entendre du côté du château, et qu'en portant son regard vers cet endroit, le comte venait de voir s'avancer son rival... Maxime du Rouvière... Maxime vers qui, toute joyeuse et toute rayonnante, s'élançait à présent sa fiancée !...

Et il la vit le prendre par la main, l'entraîner, disparaître rapidement avec lui...

— Rouvière !... Oui, c'est lui !... c'est bien lui ! se dit de Guérande qui avait reconnu le jeune homme pour l'avoir entrevu deux ou trois fois.

Et de plus en plus furieux, à demi fou de colère, il se mit à marcher d'un pas saccadé devant le parc maintenant désert...

— Comme elle l'aime !... Comme elle l'aime ! se disait-il en se rappelant avec quel visage rayonnant, avec quel visage radieux Adrienne s'était élancée au-devant de Maxime. Et comme elle s'est

(1) Commence dans le numéro du 24 décembre 1898.

Incomparables contre les affections nerveuses } Femmes Malades et Faibles, employez les

Tablettes Royales Rollens

Incomparables pour jeunes filles et femmes pâles